

Seul(s)

En attendant le printemps de Marie-Geneviève Chabot, Québec, 2013, 80 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 31, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68885ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2013). Compte rendu de [Seul(s) / *En attendant le printemps* de Marie-Geneviève Chabot, Québec, 2013, 80 min]. *Ciné-Bulles*, 31(2), 27–27.

En attendant le printemps de Marie-Geneviève Chabot

Seul(s)

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Chapais est une ville québécoise qui a été abandonnée au début des années 1990. La faute incombe à une malheureuse fermeture: celle d'une mine qui était le principal levier économique de cette municipalité. Pourtant, Chapais survit encore aujourd'hui, tant bien que mal. Son cœur bat pour les derniers Chapaisiens, communauté de marginaux dispersés sur son territoire. Le désir de demeurer chez soi semble pour eux tout surpasser.

En attendant le printemps, un film réalisé par Marie-Geneviève Chabot, a quelque chose de familier. Il est un peu la réminiscence du cinéma de Pierre Perrault, qui basait son travail sur une démarche populaire, une approche où les laissés-pour-compte existaient médiatiquement grâce au septième art. L'affection de Perrault pour les petites gens était doublée d'un amour pour leur pittoresque faconde. En cela, le documentaire de Chabot se dissocie sensiblement de la démarche de Perrault. Car loin de chercher à enregistrer une logorrhée collective, Chabot s'attache surtout aux individus et aux silences pour ponctuer son long métrage. Ceux-ci constituent une force tranquille reflétant les malaises existentiels des personnages que la réalisatrice suit: Berny, Pico et Jean-Yves.

L'incipit annonce d'emblée la tonalité de l'ensemble: une série de plans larges magnifiant les paysages hivernaux de ce coin de pays. Absence de vies humaines, absence de bruits (hormis les murmures du vent), tout concourt à évoquer l'abandon et la solitude de ces trois hommes.

Berny, le plus attachant, est la bougie d'allumage du récit. Fort et digne, cet ancien mineur impulse au film son rythme grâce à l'ineffable résilience qui l'habite. Une endurance aux traumatismes qui, petit à petit, se dévoilent, alors qu'on découvre que ce mineur n'a pas eu la vie facile. Il y a d'abord l'histoire d'un incendie meurtrier qui faucha nombre de ses compagnons. Mais il y a aussi — et c'est là le plus troublant — une visite au cimetière de la ville. Dégageant la neige qui recouvre les pierres tombales afin de retrouver le nom de son meilleur ami tué lors d'un éboulement, Berny creuse à même ses souvenirs, les livre à la cinéaste qui les enregistre pour conserver une trace de cette destinée bouleversante. La

portée visuelle de la scène est d'autant plus forte qu'elle est suivie d'une série d'images montrant l'état d'abandon dans lequel se trouve Chapais (rues désertes, affiches commerciales décaties...). Le centre-ville moribond devient alors le symbole d'un drame personnel causé par la perte d'un être cher.

Ce récit intimiste, au sein d'une communauté délitée, rappelle à quel point toute histoire mérite d'être racontée. Il démontre également que le cinéma doit être cet art qui, loin d'abrutir les petites gens, s'attache à eux pour mieux les montrer dans leurs tourments (ici, les difficultés du deuil). Chabot, par cette approche populaire, rejoint la pensée du philosophe Walter Benjamin qui, dans son célèbre *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1939), voyait dans le cinéma une désacralisation de l'art, une façon d'accorder de l'importance à tout ce qui relève du trivial — du moins, pour l'élite culturelle. Une manière d'approcher le réel dans sa complexité et sa fragilité, comme le faisait Perrault. Et une opportunité pour la réalisatrice de mettre en exergue un silence qui crie sa douleur à chaque plan. Les mots laissés en déshérence ne sauraient exprimer toute la souffrance des esseulés chapaisiens.

Toutefois, en dépit de la grisaille ambiante, le film n'est jamais sinistre; il affiche plutôt l'optimisme de ses protagonistes. La lutte pour vivre dignement n'en est peut-être qu'à ses balbutiements, mais le printemps finit toujours par poindre à l'horizon. (Sortie prévue: 5 avril 2013) ■



Québec / 2013 / 80 min

RÉAL. ET SCÉN. Marie-Geneviève Chabot
IMAGE Karine van Ameringen **SON** Iphigénie Marcoux-Fortier **MUS.** Freeworm **MONT.** Natalie Lamoureux **PROD.** Ian Oliveri et Ian Quenneville
DIST. InformAction